

Besançon le 04/05/98

Chère Emmanuelle,

Tu es une enfant, ou presque dirai-je, de Mai 68 (tu n'avais pas un an, en effet), dont on va beaucoup parler ce mois-ci. Mais, je ne veux pas dire par là que tu as été élevée à la manière des soixante-huitards, non bien au contraire. Tu es simplement née à cette époque-là, c'est tout.

Alors je t'ai choisie comme interlocutrice (*privilegiée...*) pour raconter le Mai 68 que j'ai vécu, que j'ai vu et enfin de celui dont je me souviens, ce qui n'est pas forcément la même chose, accorde-le moi.

J'en profiterai pour te dire aussi, ce que j'en pense aujourd'hui. Qu'est-ce que ces événements m'ont ouvert comme perspective (dont tu as été la principale bénéficiaire, encore toi parmi tous les petits-enfants de mon père, je crois) et qu'en ai-je fait ? Bien sûr, il ne sera pas question de mon rôle, étant donné que je n'en ai joué aucun. Il faudra attendre quelques années, avant que je n'en joue un et tout petit, en plus.

Par contre ces événements pèseront d'un grand poids sur l'orientation que je donnerai à ma vie, ainsi que sur celle que je mènerai plus tard, de même que vis-à-vis de la tienne et peut-être (indirectement) sur celle de tes enfants. C'est ce que je souhaite, bien évidemment.

Beaucoup de choses et des plus fantaisistes se disent aujourd'hui. Par exemple, ce matin j'entendais sur France Musique une émission au cours de laquelle trois musiciens racontaient *leur Mai 68*. C'était vraiment folklorique, et ça n'avait que peu à voir, avec la signification qu'a pu avoir, pour beaucoup, cette période agitée. Bon nombre de *ces anciens jeunes* ont réussi assez brillamment dans la vie, d'ailleurs. Ils se sont rangés, ils ont tenté d'oublier ou de faire oublier aux autres cette tranche quelque peu *entachée* de leur vie. Par ailleurs, l'Est Républicain publie des interviews de certains dirigeants syndicaux ou étudiants locaux de l'époque.



Il y en a que j'ai connus par la suite, d'autres moins. Carrez, par exemple, toujours dirigeant du P.C.F. ou de ce qu'il en reste, nous dit «qu'il voulait faire la révolution...» Décidément il faut toujours être prêt à tout entendre. En effet, le P.C.F., est le parti qui a le plus perdu dans cette histoire. Il était, de toute évidence, celui qui avait le plus à perdre. Le mouvement le doublait absolument sur sa gauche. L'Internationale, les drapeaux rouges, le poing levé reprenaient droit de cité, qui plus est dans la rue. De plus Carrez est le principal instigateur de la dernière manif, silencieuse avec à sa tête trois ouvriers dont l'un avait une chemise bleue, un autre une blanche et un troisième une rouge. Et pour couronner le tout, cette manif, contrairement aux autres, ne descendait plus la rue Battant pour ensuite remonter la Grande Rue, mais faisait un grand détour pour ne rentrer en ville que par le pont de la République (ou St Pierre) après nous avoir bien émoussé notre énergie. C'est ce jour-là, que le sentiment d'être trahi par les syndicats, s'est définitivement installé dans ma tête et que je me suis tourné vers la politique.

Ce parcours, les syndicats l'emprunteront par la suite, chaque fois qu'ils auront l'intention de montrer aux commerçants, leur *bonne volonté* tout en offrant à ceux qui le veulent l'occasion d'émousser leur colère. Pendant le mouvement de la S.N.C.F. en 1995, ils iront jusqu'à organiser une manif dans la zone industrielle...

Début 1968, Abel et moi avons ensemble quitté les bonnes sœurs du Refuge. J'entends encore M Colas, le directeur de chez Héro (chez qui nous nous faisons embaucher), nous dire qu'il ne voulait surtout pas engager d'agitateur comme il y en avait chez Kelton à l'époque ou à la Rhodia. En moi-même je me disais déjà que je ne ferais certainement pas une grande carrière dans cette entreprise-là. Abel avait réussi à faire un essai dans la perspective d'être chef de chantier. Pour moi les choses étaient plus ambiguës. Mais, tout cela n'ira pas jusque-là pour lui non plus. La liste d'attente était plus longue que nous ne l'envisagions de notre côté.

Le 13 Mai, les Syndicats ont appelé à une journée de grève et de manifestation pour protester contre la répression policière dont les étudiants avaient été victimes dans la nuit du 10 mai, je crois. La police venait de taper très très fort et les étudiants avaient bien résisté, de leur côté. Je travaillais avec Abel et quelques autres ouvriers de toutes les corporations du bâtiment, à Sancey le Long, chez des bonnes sœurs (encore). Pour répondre à *l'appel* des syndicats, j'ai dû «prendre» le car des Monts-Jura, car j'étais le seul de tout le chantier à faire grève et à venir manifester.

¹ Carrefour boulevard Saint-Germain – rue Saint-Jacques.

Ce côté minoritaire des grévistes, est un aspect dont on ne parle peu ou presque pas, mais qui n'en est pas moins vrai. Beaucoup, parmi ceux qui se sont trouvés ainsi *lock-outés*, en ont profité pour refaire des travaux dans leur maison ou tout simplement leur jardin. Ce qui soit dit en passant est presque toujours le cas lorsque les ouvriers ont un pied à l'usine et l'autre à la campagne. Et, il en va systématiquement ainsi dans des petites villes de province.

Pour reprendre la tête d'un mouvement qu'ils avaient lancé, mais qui les avait dépassés, les syndicats occupaient les usines et renvoyaient les ouvriers chez eux. Tout était ainsi bloqué par une poignée de grévistes actifs (style commandos). Les syndicats se sont bien gardés de faire fonctionner quoi que ce soit. Et ils en avaient pourtant les moyens. Pas de train, pas de courrier, presque pas de journaux, des coupures de courant assez fréquentes, les magasins qui se vidaient petit à petit, tel était notre lot quotidien. Les travailleurs qui regardaient cela d'assez loin l'acceptaient très facilement, d'ailleurs. Les commerçants faisaient le dos rond, sans trop manifester leur opinion, car les manifs qui passaient devant leurs vitrines étaient assez imposantes et fréquentes.

Tu étais encore trop petite pour y venir, mais ta maman en a fait quelques unes. Elle s'est montrée assez solidaire, tout en sachant qu'à la fin du mois nous n'aurions pas de paie.

Comme nous n'étions déjà pas très à l'aise financièrement, ce qui n'était pas fait pour nous arranger. Abel et Claude ne bénéficiaient certainement pas de la même liberté que moi en ce domaine, mais ta mère était peut-être tout simplement plus immature que mes deux belles-sœurs.

De mon côté j'allais aux réunions d'organisation de l'extension du mouvement organisées par la C.F.D.T. qui était en compétition avec la C.G.T.

Nous nous retrouvions presque tous les matins, dès 5h et nous partions à quelques-uns vers des objectifs que nous nous étions répartis. Je suis allé ainsi devant chez Bourgeois, entre autre. Et si on m'avait demandé de dire quelque chose au micro, j'avoue que j'aurais bien été embêté. La C.F.D.T. avait pourtant édité, à notre intention, des petits topos. Mais il n'y avait que les gars de «la Rhodia» qui étaient en mesure de monter sur un muret, ou quoi que ce soit d'autre, pour oser s'adresser aux premiers ouvriers qui se présentaient afin de les arrêter devant l'usine.

Une fois les premiers stoppés, tout allait très vite ensuite, les suivants n'insistaient pas et écoutaient avant de reprendre le chemin de la maison, tout contents de s'offrir quelques jours de congé. Un jour que nous arrivions, au syndicat, un ouvrier vint nous annoncer son licenciement pour fait de grève. Son usine se trouvait rue Gambetta, à deux pas du local syndical. Nous sommes aussitôt partis, à une cinquantaine, avec comme objectif d'obliger la patronne à le reprendre sur le champ. C'est ce qui fut fait (en bloquant la rue au passage afin d'être beaucoup plus démonstratifs) dans les quelques heures qui suivirent. La police avait quasiment vidé les rues. Nous faisons un peu ce que nous voulions, goûtant ainsi à la liberté que nous réclamions tant et tant.

Dans le bâtiment, qui était mon corps de métier, la C.G.T. était quasiment la seule centrale syndicale représentative.

Je n'ai donc pas suivi les actions, un peu plus musclées, qui y étaient organisées. En effet, il arrivait que le piquet de grève ambulante, s'en prenne aux outils de ceux qui, pris en train de travailler, étaient traités comme des briseurs de grève. Chez Héro, là où je travaillais, la C.G.T. et le patron ont organisé (de concert) un vote en invitant aussi les non grévistes (y compris toutes les secrétaires qui ne voyaient pas tout ça d'un bon œil) à se prononcer, afin de décider de la reprise du travail.

Je ne me souviens plus du résultat du vote, mais il n'était pas ridicule du tout et nous en étions fiers, bien que battus. Parmi les ouvriers seulement, une majorité était tout de même pour continuer la grève, y compris après trois semaines de bagarre. Cette journée-là pèsera beaucoup dans la décision que je prendrai un jour, d'aller me faire embaucher dans une usine. Ce à quoi ta maman ne s'opposera pas. Mais en quoi ceci contribuera-t-il à l'éloigner de moi ? C'est la question qui demeure ! Mes horaires de travail ne seront plus du tout les mêmes, modifiant ainsi notre mode de vie en lui offrant ainsi une plus grande «liberté de mouvement».

Jusqu'en Mai 68, je n'avais suivi que des réunions de formation, organisées le soir par la C.F.D.T. rue Moncey. Elles étaient animées par un ouvrier de la Rhodia et deux infirmières de St Jacques. Je n'avais suivi en tout et pour tout que quelques journées de grèves nationales, sans plus. J'avais aussi manifesté quelque peu, surtout au moment de la grève de Rhodiacéta en 1967, mais sans plus. Tout ça était extrêmement nouveau pour moi, crois-moi. Les années 70 seront plus sûrement mes années à moi, ainsi que celles de Madeleine, mais c'est une autre histoire. J'entre en effet à Rhodiacéta en 1969, comme on s'inscrit dans une université.

Dans le bâtiment, j'avais effectivement compris que je n'apprendrais rien ou presque et que si j'y restais je ne jouerais jamais un rôle tangible, non plus. Toutefois, j'aurais eu l'ambition de monter dans l'appareil syndical, cela m'aurait suffi largement. Mais ce n'est pas cela que je voulais et je ne le regrette pas.

J'arrête pour aujourd'hui en espérant n'avoir pas été trop ancien combattant, ce qui est toujours pénible pour les autres. Je vous embrasse tous. *Un ancien soixante-huitard heureux.* Etienne